

étroit espace, et auxquelles ils viennent de livrer une issue. Ils se trouvent face à face avec ces débris humains que les maladies les plus diverses ont rendus la proie de la mort : eh bien ! on les voit sans précaution manier un à un ces cadavres, et les vider tranquillement d'un cercueil dans un autre, lorsque la putréfaction est tellement avancée que les linges tombent en lambeaux.

Qui peut vous retenir encore, belles dames qui cherchez en vain des émotions au mélodrame et à la cour d'assises ? en voici, à deux pas de vous, que vous ignorez, et qui ne sont pas plus dangereuses. Imbibez donc vos fins mouchoirs d'eaux les mieux odoriférantes, et faites-vous conduire à Montfaucon. Ah ! si la fantaisie vous en passe par la tête, je ne désespère pas de voir au premier jour une longue file d'élégans équipages à la modeste porte de l'écarrisseur Dussaussois.

EUGÈNE DE MONGLAVE.



UN  
PARISIEN A VIENNE.



Je flânais l'autre jour, cherchant de par les rues de Paris, les monumens de Paris, les promenades de Paris, un sujet d'article pour les Cent-et-Un, quand je me pris tout-à-coup, saisi d'un sentiment d'orgueil national, à crier : C'est une belle chose que Paris ! Et de là, je ne fus pas long à en venir à comparer mon Paris aux autres lieux que j'avais vus : ce qui, soit dit en passant, est la manie de tous ceux qui ont mis



le pied hors de la barrière. J'allais donc ainsi, ne songeant pas plus aux Cent-et-Un que s'ils n'eussent jamais existé, et je disais : Où ai-je donc vu quelque chose qui ressemble à cela ? Et je courais dans mes souvenirs à perte de vue : et des souvenirs belges à propos d'un cigarre ; et des souvenirs de lacs suisses à propos du bassin des Tuileries, voire même des souvenirs africains, si le soleil couchant m'arrivait à travers les arbres, rouge comme une raie de sang ! — Que sais-je, moi ? C'est si doux de se rappeler le passé ; rarement le présent le vaut, et qui sait ce que sera l'avenir ?

Donc, de souvenirs en souvenirs, j'arrivai aux Champs-Élysées. — Oh ! alors un souvenir doux, gracieux, brillant, vint me prendre au collet, et je m'arrêtai en lui disant : Sois le bienvenu. Alors, sous l'empire d'une de ces hallucinations qui font que la mémoire revit de cinq ans, je me mis à me promener délicieusement non dans les lieux où j'étais, que me faisaient les Champs-Élysées ? mais dans les lieux où je croyais être. Un brave homme qui me rencontra, et qui n'était pas sans doute de ce pays-ci, me demanda où nous étions, et je lui dis, en lui ôtant mon chapeau : « Au Prater, » monsieur. — Il me remercia, et me demanda encore ce que c'était que cet arc de triomphe qui se trouvait là. Je

regardai et je lui dis : « C'est la porte Impériale, bâtie, je crois, par l'empereur Joseph II. » Le pauvre homme me crut fou, et voulant, dans sa compassion, me reconduire chez moi, il s'enquit de mon adresse. « Allez vous promener, lui dis-je, je loge chez Artaria, au Kohlmarkt, n° 1194. »

C'est que ce riant, ce gracieux souvenir qui s'était emparé de moi, c'était celui de Vienne ! Vienne ! ville de plaisir et de laisser-aller, de simplicité et de luxe, si vieille avec sa flèche élancée de St-Étienne, et ses fumeurs à grands chapeaux, et ses femmes du peuple à bonnets d'or ; si neuve, si élégante, si éveillée, avec ses joyeuses promenades de femmes au Prater, au Volks-Garten, ses ballets moitié allemands, moitié italiens, et ses folles Redoutes, et ses chasses de grands seigneurs, auprès desquelles nos chasses de rois ont l'air d'une battue de braconniers ! — Salut, plaisant souvenir de Vienne, je suis triste ; causons de Vienne un peu, cela me fera peut-être sourire.

Oh ! d'abord on est préparé à ce qu'on va voir par la route qu'on parcourt de Strasbourg à la capitale de l'Autriche ! C'est d'abord Carlsruhe, avec ses sept rues en éventail qui s'élancent du palais du Grand-Duc. Dès que vous avez passé le pont de Kehl, vous êtes à mille lieues de



la France. Au premier relai, vous êtes frappé de l'air d'étrangeté du postillon qui, le cornet au dos, vient s'asseoir sur le siège, comme s'il était de la maison; et son nom semble l'y autoriser: car, dans toute l'Allemagne, *Schwager*<sup>1</sup> est la dénomination du postillon. Ils vont assez vite, mais que Dieu veuille que vous ne soyez pas pressé! car pour un ducat de guide, vous ne feriez pas consentir un postillon badois ou wurtembergeois à dépasser une certaine allure qui est leur maximum. Heureusement ce maximum est très passable, et comme au moyen du droit de barrières les routes sont constamment belles, on n'est pas exposé à pester trop fort après les aimables *Beaux-frères* à uniformes bleu et blanc du grand-duc de Bade.

Et puis il faut dire que l'on ne regarde guère à sa montre quand on a des deux côtés de sa route des terres cultivées comme un jardin, où, jusqu'aux fossés, tout est en plein rapport: c'est un coin de Touraine. Aussi sur cette belle route on a à méditer quand on voit le château de Rastadt où nos représentans furent égorgés par un régiment de hussards qui dut payer bien cher cette violation du droit des gens:—par une entière extermination!

<sup>1</sup> Beau-frère.

Les noires forêts de sapins de la Souabe viennent sans transition, brusquement, après ce pays d'or; mais là aussi on a à faire de neuves et piquantes observations. Il est beau de passer un dimanche, un jour de fête en été, comme cela m'est arrivé, par un village de la Souabe. A voir ces fraîches et blondes Wurtembergeoises avec leurs corsets noirs brodés de soie et d'argent, et leurs bonnets d'une espèce de brocard d'or, de forme phrygienne; ces hommes en chapeaux de six pieds de circonférence, en manches de toile fermées au poignet, en bottes à l'écuyère, et à manchettes; à voir ces gens-là se tenant par la main, sortir d'une église à pignon, on pourrait croire qu'on voit s'animer un tableau de la vieille école allemande, ou que ce sont des acteurs qui jouent une pastorale de Voss, en costumes du dix-septième siècle.

Mais si quelqu'un était jamais forcé de s'arrêter à Ulm, comme je l'ai été par un ressort cassé à la voiture, et qu'il passât son temps à autre chose qu'à admirer une foule de petits objets en ivoire que vous apportent des petites filles fort gentilles, je ne le lui pardonnerais de ma vie. Il n'y a rien d'adorable comme ces petits rouets, ces quenouilles en ivoire délicatement découpé. Pour moi, je suis resté six heures tête à tête avec ces merveilles, et quelques-uns de ces petits riens,



que j'ai apportés ici, ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont vus.

Cela ne vaut pas cependant le singulier aspect de l'antique ville d'Augsbourg. Pendant que le factionnaire de la porte prenait mon nom et celui de mon compagnon de voyage<sup>1</sup>, je me mis à lever le nez en l'air, et je vis sur toutes les murailles des peintures à fresque qui peuvent bien dater de la Confession. Mais je fus obligé de regarder à deux fois celles qui ornent la première maison à droite, pour être bien sûr que je ne me trompais pas : en effet il y avait matière à étonnement. Ce tableau prodigieux représente saint Joseph exerçant sa profession de charpentier, et près de lui la vierge Marie et l'Enfant

<sup>1</sup> A la porte de toutes les villes fortes de l'Allemagne on fait inscrire aux voyageurs entrans, leur nom, leur qualité, etc. Ceci me rappelle que, précisément à Augsbourg, il y eut à propos de nous grand émoi dans le recensement de ces noms. M. de B... L.....e, qui voyageait avec moi, ne donna que son nom pour abréger, sans faire mention de moi, et l'on n'inscrivit que lui. Pendant que nous changions de chevaux on vint nous demander nos passeports, et à la maison-de-ville lorsqu'on délivra le billet de sortie, qui est aussi indispensable que l'inscription d'entrée, je ne sais par quel hasard j'y fus seul nommé. Je sus depuis que l'on fut le lendemain fort en peine de savoir ce qu'était devenu M. de B... L.....e, qui était entré, et par où j'étais entré, moi, qui étais sorti.

Jésus. Jusque là tout est bien ; mais ce qui est un peu plus extraordinaire, c'est le costume de saint Joseph, qui ressemble bien plutôt à celui d'un bon Bavaois du temps des guerres de religion, qu'à celui qu'il portait probablement ; et puis, c'est ce qu'il est occupé à faire. Il est auprès d'un *établi* ; et, muni d'une énorme *varlope*, il rabote une planche ; près de lui la Vierge raccommode un linge en faisant des doigts en ailes de pigeon, et l'Enfant Jésus, armé d'un balai colossal, balaie les copeaux. Toute la Bavière est badigeonnée de chefs-d'œuvre de même force. J'ai cru que j'en rirais jusqu'à la frontière d'Autriche, où je trouvai un tout autre sujet de gaité.

Pour échapper à l'ennui des visites successives des douanes, nous avions fait apposer, d'après l'usage de tous ceux qui voyagent pour le gouvernement, le cachet du ministère des Affaires Étrangères sur nos malles. Lorsque nous fûmes à Braunau, première ville d'Autriche, sur l'Inn, M. de B... L.....e, avec qui j'étais, s'aperçut qu'une petite caisse dont l'avait chargé madame de S.....s, et qui contenait des dentelles pour plus de 30,000 francs, n'était pas cachetée. Il me fit part de ses craintes, et voici comment nous évitâmes le coup. Il tira gravement de sa poche un cachet de l'ambassade, demanda une lumière, et prenant dans un nécessaire de la cire d'Es-



pagne, il cacheta la boîte au nez et à la barbe du *Kaiserlig*, qui, stupéfait, le regardait faire, sans songer à s'y opposer. Quand son opération fut finie, il remit chaque chose à sa place, et dit à l'homme qui nous tirait de grands coups de chapeaux :

— Vous sentez bien que je ne pouvais pas vous laisser mettre le nez dans 30,000 francs de contrebande.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de figure plus pétrifiée que celle de cet estimable douanier.

Il faut arriver à Vienne de jour. La ville se présente noblement avec sa majestueuse porte en arc de triomphe. Je fus étonné, en entrant, de voir cette immense quantité de voitures fort propres stationnées sur une place ; mais je le fus bien plus encore lorsque je sus que c'étaient des fiacres. On peut dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, que les fiacres de Vienne sont infiniment supérieurs, comme luxe, comme vitesse et comme douceur, à la plupart de nos voitures de remise.

A Vienne tout le monde va en fiacre. Le soir, après dîner, on voit les jeunes gens des plus grands noms de l'Allemagne en calèche de place découverte, fumant, au Prater, leur pipe hongroise. Personne ne va en remise. Je me

souviens que le premier jour où je fus mené par l'ambassadeur chez le prince de Metternich, ignorant que j'étais encore des bonnes coutumes viennoises, je louai un remise. Je ne savais où me cacher le lendemain, et long-temps on me plaisanta sur mon malheureux remise. Et en vérité l'on a bien raison ; il y a environ dix ou onze lieues de Vienne à Baden<sup>1</sup> : jamais le fiacre n° 11 n'a mis plus de trois heures pour y aller.

Je viens de nommer là un lieu qu'il est impossible de passer sous silence quand on parle de Vienne ; c'est Baden. Cette résidence impériale est située à dix lieues de Vienne, dans le vallon de Sainte-Hélène, qui a l'air d'une découpe de la Suisse : aussi ce lieu de délices est-il le séjour que préfèrent l'empereur et l'impératrice. Peut-être n'y trouve-t-on pas la même végétation qu'à Laxembourg ; mais il y a à Baden je ne sais quoi de solitaire, de paisible, qui fait qu'on n'y peut être qu'heureux et bon. Et c'est dire une grande vérité, que de proclamer que leurs augustes habitans sont bons et heureux.

En effet, dans ce moment où le volcan populaire fait trembler la base de tous les trônes de

<sup>1</sup> Dans le délicieux vallon de Ste-Hélène ; c'est là que l'Empereur se tient tout l'été.



l'Europe, les états héréditaires jouissent d'une tranquillité que l'on ne saurait taxer de calme apparent, parce que ce statu quo, dont les peuples sont las ailleurs, fait le bonheur du peuple autrichien. Certes, de tous les pays de l'Europe, l'Allemagne est peut-être celui que l'esprit de liberté remue le plus en ce moment; eh bien! lorsque ce feu comprimé éclatera un jour de toutes parts, on verra au milieu de l'émancipation générale, l'Autriche rester immobile, enveloppée de ses vieilles institutions, et se faire absoudre par l'aspect de son bonheur.

Je crois, à vrai dire, qu'une révolution en Autriche ne pourrait être faite qu'au profit de quelques nobles qui pensent comme certains grands de Pologne, dont la coopération a été plus funeste à la cause patriote dans ce malheureux pays, que le talent de Diébitsch et de Paskévitch, et les canons de Nicolas.

Que si la liberté pleine et entière leur arrivait, les Autrichiens seraient coupables de ne pas l'accepter; mais ce serait agir contre leurs vrais intérêts, que de les entraîner dans une révolution qui leur donnerait infailliblement le gouvernement despotique de quelques grands seigneurs; gouvernement féodal empoisonné de moyen-âge, au lieu d'un gouvernement honnête et paternel.

Tous les jeudis à huit heures du matin, l'empereur, à moins qu'il ne soit malade au lit, donne audience publique, où l'on arrive comme sur la place Saint-Étienne. Là il entend les réclamations du premier venu, en fait prendre note, et jamais un malheureux ne s'est adressé à lui vainement, quand la justice était de son côté.

Voici une histoire qui est arrivée à un de nos amis, qui prouvera combien il fait attention même aux choses de peu d'importance.

J'étais un jour chez M. de S..., attaché à l'ambassade d'Espagne, lorsque son domestique vint lui dire qu'un serrurier qui venait de poser une sonnette, sans avoir rien fourni, demandait pour son salaire cinq florins, bon argent<sup>1</sup>. La chose parut tellement exorbitante à M. de S..., qu'il alla lui-même parler à cet homme. Je le suivis. Nous le trouvâmes perché sur son échelle, et déclarant qu'il refusait le florin qu'on lui offrait, ce qui était généreusement payé; ajoutant de plus, que si l'on ne lui donnait pas ce qu'il demandait, il allait défaire ce qu'il avait fait. C'était une impertinence. M. de S... lui dit de descendre et de s'en aller; que s'il s'obstinait à rester chez lui, il allait le jeter en bas de l'es-

<sup>1</sup> 12 francs 50 centimes.



calier ; et en disant cela, il saisit l'échelle, et fit mine de la jeter à terre. Cet homme descendit alors, et dit froidement : « Donnez-moi votre florin. » Quand il l'eut reçu, il regarda la rampe, puis dit en se croisant les bras : *Der Kaiser wird es wissen*, « l'Empereur le saura. » Et il partit.

Le vendredi suivant, M. de S.... entrant chez son ambassadeur, celui-ci lui communiqua une note venue de la chancellerie d'État, qui disait qu'il avait été enjoint par l'empereur au serrurier N., d'être plus poli à l'avenir ; mais qu'il conseillait à M. de S...., quelque chose qu'on pût lui dire, de ne pas menacer les gens de les jeter par-dessus la rampe d'un deuxième étage.

Cet exemple montre à quel point l'empereur, administrant une sorte de justice de paix, est attentif à ne rien laisser passer.

Rien n'égale la simplicité patriarcale des mœurs de la famille impériale. L'empereur dîne en famille à midi. Lorsqu'il est à Vienne, il aime à se promener dans deux petits jardins de fleurs, et surtout de roses, qui se trouvent comme deux corbeilles à l'entrée du Prater. En hiver l'impératrice et les archiduchesses vont à la Redoute, sans train, comme de gaies bourgeoises, avec une robe blanche, des perles au cou, et quelques fleurs blanches dans les cheveux ; dans le

carnaval, en domino, intriguant la première personne qu'elles trouvent, s'amusant, riant du bon rire heureux des gens qui s'amusent, fâchées de voir le jour venir, joyeuses le soir du bal.

A propos de la Redoute, c'est que, savez-vous bien qu'il n'y a rien de comparable à la Redoute de Vienne. Et d'abord, qui n'a pas vu valser des Allemands, des Viennois et surtout des Viennoises, n'a pas d'idée de ce que ce peut être que des gens qui aiment la danse. Les contredanses de notre beau pays de France m'ont toujours paru assez insipides ; mais lorsque j'ai vu les gens de ce pays-ci, et leurs Redoutes, et tous leurs bals de fous, je ne puis plus penser à nos bals parisiens sans dormir debout. C'est une délicieuse chose, un spectacle à faire délirer, que de voir plus de cent femmes tourner avec une rapidité à faire perdre la cervelle, cent couples lancés avec une folie qui semble devoir tout renverser, et cela sans se heurter, sans dévier d'un pas ; et puis, au milieu de ce tumulte, de cette folie si bien réglée, se trouver là, soi, emporté par le tourbillon, faisant tourner une femme qu'on aime, qu'on a aimée ou qu'on aimera, — car dans le monde tout en est là, lui appuyer la main contre le cœur, lui lire dans le regard, lui voler son souffle, lui inspirer sa pensée si l'on veut, tant on est près d'elle, et



cela si vite, si vite, qu'entre un pas et un autre elle n'a pas le temps de vous demander grâce. Oh ! un pays où l'on ne danse qu'ainsi est un pays où l'on danse pour trouver de la joie, de la volupté, du bonheur.

Nos bals de Paris seraient déjà morts de consommation, si l'Allemagne ne les avait sauvés en leur inoculant le galop. Eh bien ! le galop de la Chaussée-d'Antin le plus immodéré, le plus fou, le plus haletant, passerait à la Redoute de Vienne pour une marche funèbre ou une pavane de la grave Espagne.

Et puis leurs orchestres sont si admirables, qu'il y a plaisir à danser au son de pareilles harmonies. Le cornet à piston, que le délicieux talent de Dufrêne a popularisé chez nous depuis un an ou deux seulement, est un enfant d'outre-Rhin, et je l'avais entendu dans tous les orchestres allemands, il y a cinq ans. C'est aussi à l'Allemagne que nous avons emprunté la charmante idée des concerts en plein air : il n'y a pas de ville qui n'ait dans un jardin public *une harmonie*, comme ils appellent ces concerts. A Vienne, tous les soirs un orchestre de choix exécute au Volks - Garten (jardin du peuple) des morceaux d'harmonie, des valse et des ouvertures, exactement comme aux concerts des Champs-Élysées; la seule différence qu'il y ait

entre les nôtres et ceux des bords du Danube, c'est que ce bon peuple viennois a pensé que l'harmonie, c'était comme l'air, le soleil, la lumière, pour tout le monde, et l'orchestre du Volks - Garten jette de l'harmonie à quiconque veut écouter.

Je ne ferai pas des théâtres de Vienne le même éloge que de ses concerts. Cette capitale ne compte que deux théâtres, le théâtre de la Cour (Burg-Theater), où l'on représente les tragédies, les drames et les comédies, et le théâtre de Carinthie (Kärthnerthor-Theater), où l'on joue des opéras et des ballets.

Il y a de plus, dans les faubourgs, trois petits théâtres où l'on joue des mélodrames, des vaudevilles, des farces, des féeries, etc., etc. : l'un est le théâtre *de la Vienne*<sup>1</sup>, le second celui du faubourg de *Léopoldstadt*, et le dernier, de *Josephstadt*. Le seul qui soit un peu remarquable est celui de la Vienne; dont le directeur Karl, à la fois directeur, auteur et acteur, fait toute la bonne fortune; de même que celui de Léopoldstadt ne doit ses spectateurs qu'au jeu spiri-

<sup>1</sup> La ville de Vienne tire son nom d'une petite rivière sur les bords de laquelle elle est située, appelée la Vienne (*Das Wien*). L'un des faubourgs, celui où est ce théâtre, est désigné : *am Wien* (sur la Vienne).